nouvelles aliénations. Par exemple, le divorce. Il peut être effectivement pour la femme, une vraie libération. Mais on remarque que les femmes mettent beaucoup de temps à retrouver un conjoint parce qu'elles s'occupent en général des enfants, alors que les hommes retrouvent très vite une compagne. Donc le grand gagnant du divorce, c'est l'homme, et on se demande si finalement il n'est pas aussi le plus grand gagnant du féminisme.

Y. K. – Ce n'est pas seulement les féministes, mais aussi l'essor économique qui a aspiré les femmes vers le travail, parce qu'elles sont réputées capables, dociles et qu'on peut les sous-payer. Ce n'est pas seulement le féminisme qui a donné aux femmes les moyens de retarder les naissances. L'ensemble de notre société porte les femmes à se détacher des fonctions maternelles, à les repousser trop tard, et c'est dommage. La question de l'avortement, je crois, relève souvent de l'ambivalence de la femme, qui veut être mère mais ne sait pas quand. Enfin, contrairement à vous, je crois que le divorce est une vraie forme de liberté. Quand la femme ne pouvait pas l'obtenir, elle était condamnée soit à rester totalement seule, soit à subir un tyran domestique.

– Qu'est-ce qui vous a le plus intéressée chacune dans le livre de l'autre ?

É. A. – Moi, ce qui m'a le plus intéressée, c'est le combat féministe au nom de la féminité et de la maternité. Une femme s'épanouit dans ce qu'elle a en propre de féminin, c'est-à-dire la maternité. Ce qui m'a émue aussi, c'est la difficulté, qui est très bien décrite, dans le parcours d'une femme pour à la fois avancer dans sa carrière et s'occuper de ses enfants.

Y. K. – J'ai aimé votre dénonciation argumentée des excès de la médicalisation. Le corps des femmes se réduit à une cible commerciale. C'est la société de consommation qui nous piège et nous égare, et dans votre livre, c'est magnifiquement montré.

– En revanche, qu'est-ce que vous auriez envie de contester dans le livre de l'autre ?

Y. K. – Je suis en totale opposition avec vous quand vous écrivez que le féminisme est en déclin. Qu'il est mort. Je crois au contraire qu'il vient de naître et qu'il ne pourra plus jamais mourir. Parce que le féminisme révèle la face cachée, sexuée de l'humanisme.

> "Peut-être qu'un nouveau féminisme est né, mais le féminisme qui est mort est celui qui s'était positionné contre l'homme."

É. A. – Peut-être qu'un nouveau féminisme est né, mais pour nous, en tout cas, le féminisme qui est mort est celui qui s'était positionné contre l'homme et qui, paradoxalement, a voulu libérer la femme en la copiant sur l'homme. Nous, on dit qu'il y a des différences fondamentales entre la femme et l'homme.

Y. K. – Non, la différence selon le sexe me paraît réductrice. Il y a souvent plus de ressemblance entre deux individus de sexe différent qu'entre deux individus de même sexe.

É. A. – Moi, je ne crois pas. La femme est profondément différente. C'est elle qui porte l'enfant pendant neuf mois. C'est elle qui allaite. C'est elle qui a ce rapport spécifique avec la vie qui influence tous ses comportements dans la vie.

Y. K. – Écoutez-moi, j'ai eu trois enfants et je les ai allaités. On ne peut pas me reprocher d'ignorer la spécificité maternelle. Mais cela n'a occupé que quinze ans dans ma vie. Auparavant, je ressemblais aux hommes. Je n'avais aucune idée de la différence parce que je faisais mes études comme eux, et après j'ai mené une carrière masculine. J'ai 85 ans, et sur ces quatre-vingt-cinq ans, il doit y en avoir soixante-dix où j'ai ressemblé aux hommes.

Caroline Bongrand. – Nous admirons votre combat, mais le problème, c'est que ce combat est devenu le quotidien des femmes. Elles sont obligées d'être des guerrières pour survivre. Or la femme est faite pour donner, pour aimer.

Y. K. – Excusez-moi, mais je suis historienne et « la » femme, ça n'existe pas. La femme change au cours du temps et selon les milieux. Ce qui m'a gênée dans votre livre, c'est l'absence totale de regard social.

C. B. – Nous nous sommes entretenues avec des dizaines de femmes de tous les milieux sociaux. Toutes disent qu'elles se battent, toutes ont énormément de ressources mais s'épuisent.

Y. K. – Ce que vous décrivez, c'est une image de femmes d'aujourd'hui. Je ne me reconnais déjà pas dans ce portrait parce que je suis une femme d'hier, et je pense que les femmes de demain ne seront pas forcées de s'y reconnaître non plus.

– Plus de trente ans après la loi Veil autorisant l'avortement, les femmes se sont-elles réellement approprié la maîtrise de leur fécondité ?

Y. K. – Les femmes ont le droit de s'approprier leur sexualité, mais la fécondité, il n'est pas sûr qu'elles soient psychologiquement en état de le faire. D'autre part, les produits dont les femmes ont besoin pour maîtriser leur fécondité sont fabriqués par des multinationales dirigées par des hommes, lesquels se soucient plus de leurs profits que de la libération des femmes. ■

* « *Le Corset invisible* », d'Éliette Abécassis et Caroline Bongrand, éditions Albin Michel.

** « *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste* », d'Yvonne Knibiehler, éditions Calmann-Lévy.